



LA QUESTION DU TRAUMATISME EN CONSULTATION CONJUGALE

Sophie Picherit

Psychologue

Article disponible en ligne :

<https://www.associationepsylon.com/articles>

Pour citer cet article :

Sophie Picherit (2019), Les dossiers Epsilon n°1, 2019, Le psychotraumatisme, *La question du traumatisme en consultation conjugale*, pages 29 à 31, from www.associationepsylon.com/articles

LA QUESTION DU TRAUMATISME EN CONSULTATION CONJUGALE

Sophie Picherit

Psychologue

La demande de consultation conjugale, dans nos pratiques de thérapeute, est de plus en plus fréquente. Le couple est en difficulté, les couples sont en crise et les individus souffrent du couple, de leur couple. Le vécu fusionnel des premiers mois de la rencontre amoureuse mute au fil du temps. Le couple connaît des joies mais aussi des épreuves. La relation évolue, se transforme. Cette évolution peut entraîner au sein du couple une remise en question de ses fondements et des projets communs.

En thérapie conjugale, on s'appuie sur l'hypothèse que le couple, du moins le couple psychique, le couple vivant est, par sa constitution et son fonctionnement, un organisateur psychique, un lieu d'élaboration des histoires infantiles de chacun des conjoints. Accompagner un couple en thérapie revient à regarder comment le couple peut être le lieu de l'organisation, de la digestion et de l'élaboration des traumatismes.

Le noyau traumatique du couple - choix du partenaire en « résonance identificatoire »

Dans son article intitulé « Transmission transgénérationnelle des traumatismes inducteurs de violence auto et hétéro destructrice », Marguerite Charazac-Brunel définit les identifications positives et les identifications négatives.

« Les identifications positives sont celles qui s'effectuent consciemment à partir d'une expérience identique, et dans le but d'une adaptation harmonieuse à la réalité. » Ces identifications écartent les risques de clivage, rejettent les dénis, les processus d'idéalisation, les faire-semblant.

Les identifications négatives, les inclusions d'identification négative sont sous-jacentes et reliées aux identifications positives.

« L'identification (négative) repose sur l'inclusion d'une entité traumatique inconsciente. Elle assure un rapprochement plus ou moins conscient ; le lien entre les deux personnes n'est pas assuré par la symbolisation et la verbalisation, il se réduit à un lien physique sans possibilité de représentation. » « L'identification négative manifeste la prédominance des processus primaires. La dimension transitionnelle du lien tend à s'effondrer dans la fusion. Cette identification négative peut faire l'objet de contre-investissements qui se manifestent de façon massive dans le clivage et, de façon partielle dans la haine qui évite la fusion affective. »

« Sur le plan inter-humain, le choix d'un partenaire peut se faire en "résonance identificatoire", c'est-à-dire en fonction d'un certain tropisme pour les personnes qui ont subi les mêmes traumatismes, qui peuvent donc mieux se reconnaître et se comprendre [...] Faute de donner un sens, la découverte de l'identique donne une image, un repère, un sentiment non de connaissance mais de reconnaissance. » C'est le cas de la relation passionnelle. « La souffrance de la passion dissimule le même noyau traumatique de souffrance traumatique partagée. La relation amoureuse va alors faire effet de révélateur des condensations traumatiques négatives, le plus souvent dans une situation de violence. »

Pour illustrer ces données, Marguerite Charazac-Brunel présente le couple de Brigitte et Norbert.

Ils sont reçus dans le cadre d'une consultation d'un service d'urgence, à la suite de violences conjugales ayant entraîné des coups et blessures. Brigitte est défigurée mais elle ne veut pas porter plainte contre son mari.

L'histoire de leur couple a commencé par un coup de foudre, un élan amoureux où l'entente était si parfaite, si totale que le langage du regard était suffisant : « On se comprenait sans rien dire, on se devinait. » Puis l'amour s'est transformé en haine, en conflit alternant avec des périodes de silence. Le « on » signifiait bien déjà l'indétermination et l'indistinction de ce qui œuvrait en profondeur pour aimer.

En tant que thérapeute, Marguerite Charazac se sentait étrangement investie, tantôt dans le rôle d'un enfant impuissant et excédé devant les disputes de ses parents, tantôt figée dans une position de morte face à deux enfants. Ce mouvement contre-transférentiel pénible l'amena à leur poser la question suivante : « Y a-t-il une personne qui était importante pour vous, qui a disparu quand vous étiez enfant ? »

Les réponses furent simultanées dans un chorus surprenant : « Ma mère ». Cette mère qu'ils n'avaient pratiquement pas évoquée entre eux et dont ils avaient presque perdu le souvenir.

La mère de Norbert était morte d'une péritonite quand il avait lui-même 2 ans. Il savait seulement que personne n'avait prêté attention à ses douleurs. La mère de Brigitte est décédée dans un service d'urgence à la suite d'un accident de voiture dont son père était responsable, quand elle avait 3 ans.

Les deux mères étaient encore présentes dans leurs sensations, mais très floues dans leurs souvenirs. Cette évocation provoqua une profonde émotion dans les entretiens suivants et pour la première fois une très vive colère, qui était cette fois bien dirigée contre les personnes dont les négligences avaient entraîné la mort de leur mère.

La violence entre eux s'est « dégonflée ». Celle-ci et leur haine réciproque n'étaient guère qu'une haine dirigée à l'origine contre leurs pères respectifs. Cette haine colmatait une brèche qui se révéla de part et d'autre proche du gouffre et du désespoir : la détresse de l'enfant qui n'a plus revu sa mère par suite d'une négligence de son père. Leurs conflits et leurs négligences à l'égard de leurs propres enfants se sont effacés peu à peu au cours de leur psychothérapie, tandis que la mère morte « confusionnée et confusionnante » a laissé place aux souvenirs et à la reconstitution de deux mères sortant de l'ombre, différenciées, plus réelles, moins énigmatiques et paradoxalement moins mortes.

Ce cas clinique illustre comment le traumatisme de chacun des conjoints rentre inconsciemment en « résonance identificatoire ». L'élaboration du contre-transfert permet au thérapeute de poser une question qui ramène à la lumière ces traumatismes. Ce travail qui permet la constitution d'un appareil psychique de couple met des mots sur ce qui n'était qu'éprouvé et non affect et libère les enfants du couple des projections destructrices de leurs parents.

Choix du partenaire, structure et mise en figuration des traumas des générations antérieures

Parler de traumatisme et de filiation, c'est s'interroger sur la transmission du traumatisme d'une génération à l'autre, sur les processus par lesquels le trauma est transmis d'une génération à l'autre. Au sein d'un couple, c'est identifier par quels processus l'appareil psychique de couple transmet le trauma avec une plus ou moins grande élaboration.

Selon leur école et leur formation, les thérapeutes de couple vont utiliser des méthodes et des techniques différentes pour comprendre la problématique du couple et changer ce qui perturbe la relation. Tous cependant prendront en compte deux axes.

Le premier axe invite chacun à prendre conscience d'une dimension appelée "transgénérationnelle" : chaque membre du couple est porteur d'une histoire singulière, avec la culture et les rituels qui lui sont propres ; chacun est inconsciemment beaucoup plus fidèle à ses traditions familiales qu'il ne l'imagine et reproduit à son insu des schémas relationnels hérités de sa famille d'origine. Il se produit alors des heurts entre des modes culturels de fonctionnement qui sont différents entre les deux membres du couple.

Le second axe de la thérapie se situe dans " l'ici et maintenant " : comment chacun communique avec l'autre, comment faciliter le dialogue, comment faire émerger les demandes et les attentes de chacun, comment chacun peut imaginer une relation de couple qui le soutienne et non qui le détruise.

Mony Elkaïm, thérapeute du couple et de la famille, appelle « programme officiel » la demande explicite du couple et « carte du monde » les croyances intérieures de chacun héritées de leur histoire.

Pour illustrer ces propos, Mony Elkaïm s'appuie sur le couple d'Elodie et Marc.

Ils consultent ensemble un thérapeute de couple et exposent leur programme officiel.

Elodie trouve son mari trop distant, pas assez affectueux ; " j'aimerais qu'il soit plus proche de moi". Marc, qui exerce un métier moins prestigieux que sa femme, ressent que sa femme se moque de lui ; il se méfie d'elle et l'espionne en permanence. Sa demande est " je voudrais qu'elle me prenne en considération ". Il apparaît rapidement les éléments suivants relatifs à leur carte du monde.

Elodie a été abandonnée par son père à l'âge de quatre ans ; elle est convaincue que tout homme avec qui elle vit pourrait à son tour l'abandonner : " l'abandon est inévitable ".

Marc a eu un père brutal et méprisant qui l'a toujours traité de bon à rien ; il se méfie des gens et se sent facilement persécuté par son entourage : " je serai toujours rejeté "

Si Marc tente de se rapprocher d'Elodie, il répond à son programme officiel mais non à sa carte du monde ; elle ne peut supporter cette proximité et elle le repousse.

S'il s'éloigne de son épouse, il obéit à sa carte du monde mais non à son programme officiel ; elle lui reproche alors son manque d'attentions.

Il se produit ce que l'on appelle une double contrainte réciproque : quelle que soit l'attitude de chacun, l'autre ressentira une insatisfaction. Les tourments qu'ils s'infligent mutuellement confortent chacun dans ses croyances profondes et bloque toute possibilité de changement. La thérapie mettra en évidence ces doubles contraintes et permettra au couple, en dépassant ce qui les bloque dans le passé, d'inventer ensemble de nouvelles alternatives dans le présent : il s'agit d'une co-évolution.

Un trauma originaire non élaboré peut se rejouer dans le lien conjugal et créer des troubles psychiques qui empêchent toute vie affective ou sexuelle. Le couple se construit autour d'un déni pour oublier le traumatisme et tout faire pour qu'il reste muselé, mais, du coup, c'est la pensée qui se trouve interdite. Le traumatisme dont souffrent les conjoints peut venir des générations précédentes. Dans certaines thérapies de couple, la pathologie du lien conjugal se répercute dans le transfert et fait vivre des mouvements de violence et de destruction très archaïques. Pour les cas cliniques présentés, le lien s'est constitué sur le déni et le colmatage d'un traumatisme ayant entraîné des vécus archaïques d'abandon, de vide, de non-inscription dans la chaîne des générations. Le traumatisme originaire d'un des conjoints fait écho à la faille de l'autre de telle manière qu'il n'est pas pensable par les sujets, donc pas élaborable. Le lien du couple s'est constitué sur ce non-dit, qui resurgit dans la vie quotidienne. Et c'est souvent par des passages à l'acte que vient s'exprimer cette faille dans le couple : par la violence, la dépression, la perte de la pensée, le vide affectif et verbal.

On peut penser que la répétition sur plusieurs générations de ces fonctionnements de couple est la mise en figuration du traumatisme, en quête d'élaboration et la demande de consultation conjugale nous montre que les conjoints ne veulent pas en rester là.

BIBLIOGRAPHIE

CHARAZAC, P., CHARAZAC-BRUNEL, M. (2015) Le couple et l'âge. Clinique et prise en charge.

CHARAZAC, M. (2003). « Transmission transgénérationnelle des traumatismes indicateurs de violence auto et hétérodestructrice. La transmission dans la famille : secrets, fictions et idéaux. » Actes du colloque à l'initiative du réseau européen des instituts de la famille (REDIF) organisé par l'Institut des sciences de la famille, Lyon, 26-27 mai 2000.

DUPRE LA TOUR, M. (2006) « La consultation conjugale II : évolution de la demande, approfondissement de la théorie et transformation de la clinique », Dialogue, vol. no 174, no. 4.

ELKAIM, M. (2014) Où es-tu quand je te parle ?, Le Seuil, Paris.

ELKAIM, M. (2017) Vivre en couple. Plaidoyer pour une stratégie du pire, Le Seuil, Paris.